

https://www.lemonde.fr/culture/article/2025/07/11/en-peinture-et-en-photographie-galerie-de-portraits-a-rennes_6620670_3246.html?random=208970512

En peinture et en photographie, galerie de portraits à Rennes

Le Couvent des jacobins, avec « Les Yeux dans les yeux », et le Musée des beaux-arts, avec « Claire Tabouret. Entre la mémoire et l'oubli », présentent une sélection d'œuvres datant majoritairement du dernier quart du XX^e siècle.

Par Philippe Dagen (Rennes)

« Meryl Streep, New York City » (1981), d'Annie Leibovitz. ANNIE LEIBOVITZ

Ce n'est plus une surprise. Régulièrement, depuis 2018, le Couvent des jacobins de Rennes présente un choix d'œuvres venues de la collection de François Pinault. Ainsi celui-ci manifeste-t-il sa fidélité à la Bretagne. Il faut, chaque fois, un sujet différent. Cette année, il est pris dans l'ancienne répartition des genres picturaux : ni le paysage ni le nu mais le portrait. Sont disposés, dans l'ancien cloître et les salles adjacentes, une centaine de travaux d'une soixantaine d'artistes. De manière prévisible étant donné le thème, peinture et photographie sont de loin les modes de création les plus présents.

De même, étant donné le tropisme du collectionneur pour la nouveauté, la presque totalité des œuvres date du dernier quart du XX^e siècle, quoique l'une des plus remarquables de toutes soit plus ancienne. La toile de l'artiste austro-américaine Kiki Kogelnik (1935-1997), intitulée *The Painter*, est de 1975. Cet autoportrait à contre-jour éclaboussé de rouge est une parfaite allégorie de ce que pouvait être alors la situation d'une femme artiste qui, comme Kogelnik, ne se sentait pas à son aise – euphémisme – dans un monde de l'art essentiellement masculin. Chaque fois que l'on voit l'une de ses œuvres, on se dit qu'une rétrospective serait nécessaire, bien plus nécessaire que beaucoup de celles qui se tiennent aujourd'hui avec le conformisme pour unique raison.

Or cette toile ne contiendrait-elle pas l'une des principales leçons de l'exposition : que le portrait est, dans ces décennies, porté principalement par des femmes artistes ? Le parcours commence par des photographies d'Annie Leibovitz, John Lennon and Yoko Ono (1980), Isabella Rossellini and David Lynch (1986) ou Brad Pitt (1994). Il suffit de nommer les modèles pour imaginer combien Leibovitz aurait pu céder à des impératifs de communication. Dans un cas, Meryl Streep (1981), elle les transgresse explicitement : l'actrice, le visage nappé d'une crème blanche que l'on suppose de beauté, tire la peau de sa joue droite et de son orbite gauche pour obtenir une grimace de pitre sans illusion.

Nudité de Lennon

Dans les autres, Leibovitz introduit des incongruités : la nudité de Lennon, le col roulé remonté qui cache le visage de Lynch, le pantalon léopard ridicule de Pitt allongé sur un sofa dans une pose langoureuse. Bien qu'elle exécute des commandes pour l'industrie du divertissement, elle ne respecte pas le devoir d'idéalisation du modèle et pervertit l'exercice du portrait officiel de star, comme a su le faire aussi, au même moment, Bettina Rheims.

Lire le portrait (en 2017) : Article réservé à nos abonnés Annie Leibovitz, photographe aux mille portraits

Des photos de Leibovitz à celles de Cindy Sherman, qui occupent le deuxième côté du cloître, la parenté est immédiate. Sherman, qui est à la fois le modèle, la maquilleuse, la costumière, la décoratrice, l'éclairagiste et la photographe de chacune de ses images, fait l'inventaire des figures imposées du charme féminin en action : la secrétaire aguicheuse, la mondaine apprêtée et souriante,

la sexagénaire qui veut faire croire qu'elle a la moitié de son âge, etc. Toutes se conforment aux codes de l'époque, codes destinés à séduire les hommes.

Dès ce moment, le sens est clair : faire un portrait, pour elles, c'est bien moins capter une physionomie avec la ressemblance pour exigence (un smartphone suffit pour cela) que se situer d'une part par rapport à la très longue et brillante histoire de ce genre en peinture ; et, d'autre part, déjouer les codes imposés par la publicité, le cinéma et, de manière générale, les écrans.

Lire l'entretien (2020) | Article réservé à nos abonnés Cindy Sherman : « La photographie sait très bien mentir »

Face au passé de l'art : Marlene Dumas reprend Le Monomane du commandement militaire (1821), de Théodore Géricault, et pousse l'expression de l'obsession meurtrière et de la paranoïa aussi loin que Géricault, avec d'autres effets de couleurs et de gestes ; Orlan reprend des figures féminines précolombiennes et y glisse son propre visage, devenu masque monstrueux du pouvoir ou de la souffrance ; Lynette Yiadom Boakye emprunte à Ingres la figure de l'odalisque et substitue à la nymphe déshabillée un jeune homme noir au pantalon écarlate, qui pose comme pour une photo de mode. Et, en 1995, Miriam Cahn actualise Le Cri (1893), de Munch, pour peindre une allégorie de la peur et du deuil qu'elle intitule Sarajevo.

« Défiguration-Refiguration, Self-hybridations précolombienne n° 10 » (1998), d'Orlan. ORLAN

Face au présent : en répétant plusieurs dizaines de fois dans des formats différents la même image d'un adolescent noir enveloppé d'un sweat-shirt à capuche, Carrie Mae Weems fait faire jusqu'à la nausée l'expérience du stéréotype racial ; en s'emparant du plus banal des exercices, la photo de famille avec mère ou grand-mère, LaToya Ruby Frazier suggère des drames entre générations et entre sexes.

Lire aussi (2025) | Article réservé à nos abonnés La foi des Noirs-Américains devant l'objectif de Carrie Mae Weems : « Ma mère allait à l'église dans les buissons »

Réflexions politiques et sociales

Par des moyens plastiques très divers, toutes ces artistes trouvent ainsi dans la représentation de l'être humain matière à des réflexions politiques et sociales. On aimerait en dire autant de leurs compagnons d'accrochage. Plusieurs d'entre eux sont des vedettes du marché de l'art : Damien Hirst, Luc Tuymans, Francesco Vezzoli ou Zhang Huan. Mais la plupart s'en tiennent à des exercices de style bien exécutés et sans grande intensité, cette force d'expression qui, à l'inverse, est d'autant plus forte qu'elle se passe de tout expressionnisme dans l'Autoportrait à la morgue, de Yan Pei-Ming, aquarelle rouge. Camille Blatrix, quant à lui, emploie les techniques anciennes de marqueterie pour obtenir le portrait d'une jeune fille dans son lit, prisonnière de son téléphone, dont l'écran éclaire de bleu son visage. Il établit ainsi une tension efficace entre l'actuel (le smartphone) et l'ancien (la marqueterie de bois).

A cette exposition fait écho celle, plus réduite, que le Musée des beaux-arts consacre à Claire Tabouret, artiste défendue par François Pinault. La peintre s'est fait connaître à partir de 2013 par ses portraits de groupes d'enfants vêtus d'uniformes ou de déguisements, immergés dans une lumière entre vert et gris qui accentue le malaise né de leurs poses immobiles et de leurs expressions si visiblement contraintes. Sitting, grande toile de 2016, a les mêmes qualités, et il aurait été logique de l'accrocher près des Leibovitz. On ne retrouve pas ce trouble dans les toiles plus récentes, qui font parfois penser à Alex Katz. L'artiste maîtrise ses moyens, mais la recherche de l'effet est un peu trop visible pour que celui-ci opère profondément.

Lire le portrait (2025) | Article réservé à nos abonnés Des « Nymphéas » aux vitraux de Notre-Dame, la sacrée destinée de Claire Tabouret

« Les Yeux dans les yeux ». Couvent des jacobins, 20, place Sainte-Anne, Rennes. Jusqu'au 14 septembre. Centre-congres-rennes.fr

« Claire Tabouret. Entre la mémoire et l'oubli ». Musée des beaux-arts, 20, quai Emile-Zola, Rennes. Jusqu'au 21 septembre. Mba.rennes.fr

Philippe Dagen (Rennes)

https://www.lemonde.fr/m-actu/article/2017/10/20/annie-leibovitz-photographe-aux-mille-portraits_5203547_4497186.html

Annie Leibovitz, photographe aux mille portraits

Par Stéphanie Chayet

Publié le 20 octobre 2017 à

PORTRAITLennon enlaçant Yoko Ono, Demi Moore nue et enceinte, Obama à la Maison Blanche... Annie Leibovitz photographie les célébrités de l'Amérique.

A l'origine, elle avait eu l'idée de représenter Marina Abramovic en Eve au jardin d'Eden, nue, le regard au loin, comme dans les tableaux classiques. L'artiste serbe était partante, il restait à trouver le décor. Fallait-il chercher du côté de la Turquie, où certains situent le lieu biblique ? La question la travaillait jour et nuit. Plus près de New York, il y avait aussi la vallée de l'Hudson River, dont la nature encore vierge fut comparée par les peintres de l'école du même nom au Paradis terrestre. Annie Leibovitz l'explora en long et en large en quête d'un paysage à la Thomas Cole qu'elle ne découvrit jamais.

Pressée par le temps, la photographe américaine s'accommoda du studio, l'endroit où elle aime le moins travailler, face à un modèle qui ne lui évoquait même plus la mère de l'humanité malgré le faux serpent dont elle était accoutrée. Un fiasco. C'est alors qu'Abramovic lui dit : « Tu sais, j'ai un don avec les serpents, si on essayait avec des vrais ? » On lui fit porter deux pythons bien vivants qui s'enroulèrent en spirale sur son corps devant l'équipe médusée.

Annie Leibovitz chez elle, à New York, le 10 octobre. STEF MITCHELL POUR M LE MAGAZINE DU MONDE

Ce portrait fait la couverture du lourd recueil qu'Annie Leibovitz publie le 9 novembre chez Phaidon (Annie Leibovitz : Portraits 2005-2016), et l'histoire de sa genèse donne un minuscule aperçu de la somme de lectures, repérages, insomnies, déconvenues, accessoires et heureux accidents qui entrent dans la composition des images fabriquées à grands frais par la photographe des stars et photographe vedette du groupe de presse Condé Nast, l'empire de papier glacé qui édite notamment les mensuels Vogue et Vanity Fair.

Conçu comme une archive de la dernière décennie, le livre compile 150 clichés pris entre 2005 et 2016, principalement pour des magazines, mais aussi pour des projets personnels, comme cette émouvante série de portraits d'artistes encore à l'œuvre au crépuscule de leur vie – Jasper Johns, David Hockney, Ellsworth Kelly. On y croise aussi, entre autres, Kim Kardashian, les Obamas, Stephen Hawking, Lady Gaga, Yoko Ono, Donald Trump, les sœurs Williams, la reine d'Angleterre,

et bien sûr le Tout-Hollywood, d'Angelina Jolie à George Clooney en passant par le sulfureux Harvey Weinstein, qui n'était pas encore tombé de son piédestal. Pour paraphraser Jacques Séguéla : en Amérique, si on n'a jamais été photographié par Annie Leibovitz, c'est qu'on a raté sa vie.

Pensée tortueuse

« La journaliste ? » Nous sommes au pied de l'immeuble new-yorkais qui héberge ses bureaux, un doigt sur la sonnette, mais ce n'est pas de l'interphone que surgit la question. La voix vient de la rue, où une grande femme en noir – 1,80 m à vue de nez – approche au pas de charge dans de grosses baskets : Annie Leibovitz. Le rendez-vous a été complexe à planifier, plusieurs fois reporté et même déplacé à Londres, puis reprogrammé à New York. En interview, la photographe de 68 ans a la réputation d'être « coriace », « cassante », « difficile ». Elle sera finalement moins intimidante qu'annoncé. Un peu brusque, certes, mais ouverte et présente. Attachante.

Son studio, qui emploie dix personnes et occupe deux étages, ressemble à toutes les PME créatives de Downtown Manhattan : des écrans d'ordinateur, quelques fauteuils clubs, des stagiaires qui descendent chercher des cafés latte. L'agenda de la boss est épinglé au mur en grand format, le trimestre à venir déjà couvert de mémos multicolores correspondant à ses divers engagements (violet pour la promo du livre, bleu pour Vanity Fair, orange pour Vogue, jaune pour les commandes publicitaires, vert pour les expositions, rose pour les activités personnelles et familiales).

Simple, presque vide, son bureau révèle quelques traces de sa vie intime – une photo d'elle à la campagne avec ses trois filles, ou un livre de Susan Sontag, la brillante intellectuelle à la mèche blanche avec qui elle eut une longue relation sinon secrète, en tout cas discrète, jusqu'à sa mort, en 2004, d'une leucémie. De près, on remarque ses belles mains, les perles qu'elle porte à ses oreilles. Elle n'aime pas être interviewée, confirme-t-elle. Sa pensée est pleine de détours : sa réponse à la première question dure près de dix-neuf minutes.

Le livre qu'elle publie est né d'une inquiétude, alors qu'elle préparait la rétrospective de ses œuvres de jeunesse présentée par la Fondation Luma, cet été, à Arles – des photos de célébrités, déjà, mais plus spontanées, prises dans les années 1970 pour le magazine Rolling Stone. « J'avais l'impression de voir le travail de quelqu'un d'autre, et j'étais pleine d'admiration, explique-t-elle. Les images étaient si fortes que j'ai éprouvé le besoin de me rassurer sur ce que je fais maintenant. »

Lire aussi Article réservé à nos abonnés Annie Leibovitz : « La musique était centrale dans nos vies »

Dans l'urgence, presque la panique, elle lance alors son équipe, déjà surmenée par les préparatifs de l'exposition, dans ce nouveau chantier. La tâche est ardue, car il s'agit de son premier recueil de photos non argentiques – or « le numérique est somptueux à l'écran, mais il perd son éclat sur le papier ». « Il y avait tant de problèmes, et si peu de temps pour les résoudre... Il y a des gens au bureau qui ne m'adressent toujours pas la parole », dit-elle avec l'air de plaisanter à moitié.

Dans son précédent recueil, *La Vie d'une photographe, 1990-2005* (La Martinière), elle avait glissé d'inoubliables clichés personnels entre ses œuvres de commande : sa grossesse, sa famille, ses vieux parents et, au prix d'une certaine controverse, la maladie et la mort de Susan Sontag. Une façon de faire son deuil. « Après la parution, je me suis dit : mon Dieu, qu'est-ce que j'ai fait ? J'ai mis mes proches à nu. Je ne regrette rien, mais j'ai décidé très consciemment de me recentrer sur mon portfolio à ce moment-là. » Ça tombait bien : elle avait besoin d'argent.

« Si la photo n'est pas à la hauteur de son exigence, elle refusera de l'utiliser, quels que soient les frais engagés. » Gloria Steinem, journaliste et féministe

Aussi prodigue dans la vie que sur ses shootings, dont les extravagances sont légendaires, la superstar du portrait frôla la faillite en 2009 à cause d'une dette de 24 millions de dollars aux origines assez mystérieuses, et pour laquelle elle avait hypothéqué ses biens immobiliers et la propriété intellectuelle de toute son œuvre. Un accord fut négocié in extremis avec les créanciers, mais il lui fallut des années pour remonter la pente. « Quand Anna Wintour et Graydon Carter [les patrons respectifs de Vogue et de Vanity Fair] m'ont demandé ce qu'ils pouvaient faire pour moi, je leur ai répondu : "Me donner du travail." Puis, j'ai réuni mes collaborateurs et je leur ai dit : "Personne ne va voler à notre secours sur un cheval blanc, dans la vie ça ne se passe pas comme ça. Je suis désolée, mais on va devoir se retrousser les manches et se sortir de là." Et on l'a fait ! On a travaillé dur et on l'a fait. »

Folie des grandeurs

On l'aura compris, Annie Leibovitz n'économise ni ses forces ni son entourage. Phyllis Posnick, une rédactrice de mode chez Vogue qui travaille souvent avec elle, propose un seul adjectif quand on lui demande de décrire l'ambiance de ses séances photo : « Tendue. » « Annie est brillante, passionnée, méticuleuse, obsessionnelle, mais elle n'est jamais facile », poursuit-elle. « Elle sait ce qu'elle veut, estime pour sa part la journaliste et militante féministe Gloria Steinem, qui la connaît depuis les années 1970. Si la photo n'est pas à la hauteur de son exigence, elle refusera de l'utiliser, quels que soient les frais engagés, et quand bien même il serait impossible de la refaire. »

« Je pense toujours que ça pourrait être mieux. Pour moi, c'est un moteur, mais c'est difficile à vivre pour les autres. »

Ses employeurs, même les très craints Anna Wintour et Graydon Carter, lui passent presque tout, laissant libre cours à sa folie des grandeurs. L'intéressée admet que son perfectionnisme pèse sur ses collaborateurs : « Je pense toujours que ça pourrait être mieux. Pour moi, c'est un moteur, mais c'est difficile à vivre pour les autres. » Apparemment, on n'en meurt pas : Karen Mulligan, son bras droit, travaille pour elle depuis vingt et un ans.

Angelina Jolie à la proue d'une machine volante dans un désert californien ; Helen Mirren et Kate Winslet en héroïnes de film noir, agrippées à l'échelle d'incendie d'un hôtel de Manhattan ; Melania Trump au pied de son jet privé, enceinte, en escarpins et bikini dorés : ses images reposent souvent sur des idées simples et des mises en scène grandioses. Le corps y compte autant et parfois plus que le visage. « J'aime le corps, j'aime ce qu'il exprime », plaide celle qui déshabilla Demi Moore pendant sa grossesse et John Lennon juste avant sa mort, avec l'impact que l'on sait.

L'un des rares portraits serrés de son livre, celui de la primatologue britannique Jane Goodall, est presque accidentel. « Je n'avais que six ou sept minutes avec elle, dans les coulisses d'une conférence. Quel intérêt ? C'est sur le terrain que j'aurais voulu la photographier. En arrivant, elle m'annonce qu'elle déteste être prise en photo, qu'elle préfère encore aller chez le dentiste. Je rentre à New York en me disant que c'était vraiment raté. Et puis je suis saisie en voyant les images : elle me regarde comme si j'étais un orang-outan ! C'est avec ce langage qu'elle charme les singes, celui de son visage. C'est une photo incroyable de son visage en train de me parler. »

Le gros plan est « l'un de [ses] points faibles », poursuit-elle, avant de faire remarquer que Richard Avedon, « le maître absolu du portrait psychologique en studio, bref du visage », tenait son Rolleiflex à hauteur de poitrine, ce qui lui permettait d'échanger facilement avec ses modèles pendant qu'il les photographiait. Idem pour Diane Arbus et Vivian Maier, autres idoles. « Moi, je tiens l'appareil devant mon visage, il fait écran. De toute façon, parler me déconcentre. Je préfère le faire avant ou après. »

Tendance à l'autocritique

Annie Leibovitz fait volontiers l'inventaire de ses imperfections. Son livre « tombe en quenouille à partir de Barychnikov », soit environ aux deux tiers (« après, je ne savais plus trop ce que je faisais »). Elle écrit dans la postface qu'elle n'est « pas un bon metteur en scène » et « regrette souvent que [ses] photos n'aient pas plus de tranchant ». Gloria Steinem : « Elle est paradoxale : sûre d'elle et modeste, hésitante et pleine d'autorité. Elle sait diriger, ce qui n'est pas si facile pour une femme, mais elle ne cache pas ses doutes. » La photographe se trouve aussi le défaut de se trouver des défauts, désormais : « J'ai tendance à l'autocritique. J'y suis habituée, mais ma fille de 15 ans a du mal à le supporter. » Elle lui a promis de faire un effort.

« Dans ma tête, je suis tout le temps en train de cadrer mes filles. Il y a tant d'intimité dans ces photos imaginaires. »

Troisième d'une grande fratrie déplacée de base en base par un père officier de l'armée de l'air, elle est restée proche de ses cinq frères et sœurs, sans le soutien desquels elle n'aurait « peut-être pas » fondé une famille. Elle a eu ses enfants, seule, à la cinquantaine : l'aînée en 2002, puis des jumelles nées d'une mère porteuse en 2005, juste après la disparition quasi simultanée de son grand amour et de son père, Sam Leibovitz (elles s'appellent Susan et Samuelle, en hommage aux absents).

Phyllis Posnick évoque « une mère aimante ». Une mère à l'écoute : voilà plusieurs années qu'elle a cessé de photographier ses filles dans la vie quotidienne, parce qu'elles s'en plaignaient. « Susan Sontag était peut-être dans le vrai en disant que la photographie interfère avec l'expérience. Pour un photographe, la photographie EST l'expérience : quand je couvrais des concerts de rock pour Rolling Stone, je n'écoutais pas la musique. Prendre des photos demande toute mon attention. La maternité, ça ne peut pas se faire à moitié. Vous devez décider si vous êtes là ou pas. » Dieu sait si cette résolution lui coûte. « Dans ma tête, je suis tout le temps en train de cadrer mes filles. C'est parfois douloureux, car elles sont si belles. Il y a tant d'intimité dans ces photos imaginaires. » Elles sont d'accord pour les portraits de famille, mais seulement sur rendez-vous.

Si les clichés personnels qu'elle a publiés il y a dix ans disent quelque chose d'elle, c'est combien elle s'est appuyée sur la photographie dans les épreuves de sa vie. Son amie Patti Smith, qu'elle a fait poser devant un brasier pour une couverture de Rolling Stone en 1978 et photographiée maintes fois depuis, nous raconte cette anecdote : « Après la mort de mon mari, dans les années 1990, je suis revenue vivre à New York pour finir un disque. J'étais encore accablée de chagrin, un peu perdue. Un jour où je marchais dans la rue, triste et fatiguée, je me suis retrouvée près du studio d'Annie, et je m'y suis arrêtée pour boire un verre d'eau. Elle a remarqué que je n'étais pas dans mon assiette et elle a dit : “Travaillons ! Prenons des photos.” Sa solution a été de travailler. Et j'ai trouvé du réconfort dans ce travail. Nous avons fait quelques photos et ça m'a fait du bien. » Cette séance impromptue a engendré deux portraits importants, dont celui qui illustre la pochette de l'album du come-back de la musicienne, *Gone Again*.

Processus créatif

Ces jours-ci, Annie Leibovitz s'apprête à photographier Alice Waters, la pionnière californienne du Farm-to-table, l'égérie d'une génération de jeunes cuisiniers. Ce sera la quatrième fois : les précédentes, elle n'avait pas réussi à faire un portrait d'elle assez satisfaisant pour être inclus dans son livre. Pour préparer cette nouvelle tentative, elle a fait des recherches et téléphoné à l'entourage de son modèle.

On repense à Marina Abramovic qui, dans le documentaire sur sa rétrospective de 2010 au MoMA, *The Artist is Present*, disait vouloir montrer un jour « toute la correspondance, tous les fax, tous les billets d'avion » nécessaires à la production d'une œuvre d'art. Combien de rendez-vous pour un portrait d'Annie Leibovitz ? Combien d'appels téléphoniques, de cafés latte, de pleins d'essence ?

« A-t-on vraiment envie de le savoir ?, répond la photographe. N'est-ce pas très ennuyeux ? Le mieux n'est-il pas justement de donner l'impression que ça ne demande aucun effort ? C'est impossible à quantifier, de toute façon. C'est trop stratifié. La photo de John et Yoko n'existe que parce que je les connaissais depuis dix ans. Une photo, c'est toujours un processus. » Quand elle a offert son livre à l'une de ses sœurs, celle-ci lui a dit : « Les gens n'ont aucune idée du travail qu'ont demandé ces images. » Pour Annie Leibovitz, c'est le plus beau des compliments.

« Annie Leibovitz : Portraits 2005-2016 », Ed. Phaidon, 79,95 €.